



Des appart sociaux, mais de qualité.

32 CINÉMA
33 MARDI-IMMO
38 RADIO-TV
39 SUDOKU
39 DÉCOUVERTE
40 MÉTÉO

Ces bébés perdus qui hantent les fratries

PSYCHOLOGIE • La «survivance», c'est le mal-être diffus qui touche certains frères et sœurs d'un bébé, voire d'un embryon, qui n'a pas vécu. Les explications du psychiatre Benoît Bayle, bientôt en conférence à Lausanne.

ANNICK MONOD

Le deuil des parents qui ont perdu un bébé n'est bientôt plus un tabou. Mais on ignore encore largement la «survivance», ce malaise qui touche certains frères et sœurs d'un bébé décédé, ainsi que les personnes qui ont survécu à un danger de mort dans le ventre de leur mère. A Fribourg, l'association Agapa soutient depuis 10 ans toute personne touchée par un deuil périnatal. Composée de professionnels et de bénévoles, elle accompagne aussi des adultes maltraités ou abusés dans leur jeunesse.

L'an passé, Agapa a créé son premier groupe de parole destiné à des enfants (5-6 ans) en deuil d'un frère ou d'une sœur non-né(e). Elle publie aussi un livre de contes sur ce thème, et prépare un recueil de témoignages d'adultes. Le 6 mars, elle organise une journée de conférences sur «la survivance liée aux pertes de grossesse», ouverte aux pros de la santé et à toute personne concernée. Spécialiste en psychiatrie périnatale aux Hôpitaux de Chartres, le Dr Benoît Bayle s'y exprimera. Interview.

perçue par l'autre comme assez traumatisante. Bien sûr, ce sont mes projections d'adulte, mais les échographies semblent le corroborer: on y voit des jumeaux se toucher, avoir des interactions, même à travers la paroi qui les sépare dans le ventre de leur mère.

Vous avez observé les effets de la survivance chez vos patients?

Oui. Je suis parti du cas de deux adultes, conçus après une série d'avortements. D'un côté, ils s'inscrivaient dans un registre un peu mégalomane («j'ai survécu donc je suis plus fort»). De l'autre, ils avaient une sorte de culpabilité à exister («ai-je le droit de vivre si les autres sont morts?»). Enfin, ils vivaient des prises de risque répétées. Comme un besoin de se reconfronter à la mort, pour se prouver qu'on mérite d'être en vie.



«On minimise encore le deuil périnatal.»

DR BENOÎT BAYLE

D'habitude, on parle de «survivants» après une catastrophe, pas après une grossesse...

Benoît Bayle: Dans le sens classique, le «survivant» est en effet le rescapé d'un drame collectif, comme un crash aérien, un tsunami ou la Shoah. Une personne survit, alors que d'autres sont mortes. Mais il y a une autre forme de survivance, individuelle cette fois: la personne est confrontée à la menace de sa propre mort, et survit.

Même avant la naissance?

Oui, la vie d'un humain peut être menacée dès sa conception. C'est devenu particulièrement fréquent avec la procréation médicalement assistée. Pour une conception in vitro, on procède à des fécondations multiples. Puis un certain nombre des embryons vont mourir, par exemple lors de la congélation ou du transfert intra-utérin. Du coup, il peut y avoir l'idée que l'enfant à naître est «différent», exceptionnel, car lui seul a survécu à cette série d'épreuves.

Un embryon perçoit ces morts?

Les avis sont partagés, on n'a que des hypothèses. Pour ma part, je pense que l'embryon n'a pas la perception consciente de ces événements au moment où il les vit. La survivance s'inscrit dans un processus d'interaction avec la maman, la famille et l'histoire qu'incarne l'enfant.

Prenons un stade plus avancé de la grossesse. Si un jumeau meurt *in utero*, l'autre en souffrira?

L'expérience d'un fœtus n'est pas la même que celle d'un embryon: il a des organes sensoriels développés, donc des perceptions qui peuvent s'inscrire dans un début de conscience. J'imagine bien que la mort d'un jumeau *in utero* puisse être

Aïe! Procréation assistée, fausses couches et IVG sont fréquentes... On va tous être traumatisés?

Non, il faut être prudent! Quand on décrit une problématique nouvelle, on part de quelques cas, puis on s'aperçoit que ce n'est pas si rare que ça. Des études épidémiologiques sont difficiles à réaliser. Ce qui est certain, c'est que les parents, sur la base d'une histoire conceptionnelle particulière, vont induire certains éléments chez l'enfant. Par exemple, certains vivent comme un grand poids la réduction du nombre d'embryons lors d'une fécondation in vitro, et peuvent lui transmettre cette culpabilité. Mais cela dépend aussi de la personnalité de l'enfant, qui y sera plus ou moins sensible.

Que conseillez-vous aux parents?

Je n'ai pas la solution idéale... Mais il est sûr que les choses sont moins pathogènes si les parents arrivent à élaborer psychologiquement la perte des enfants décédés (embryons, fœtus ou nouveau-nés), et à passer l'étape du deuil, qui est parfois très difficile.

La société a aussi un rôle à jouer?

Oui, car le deuil prénatal est encore souvent minimisé. Exemple: certaines femmes se font avorter sous la pression de leur entourage, bien qu'elles ne le souhaitent pas. Il arrive qu'elles conçoivent très vite un autre enfant, alors qu'elles sont en état de deuil pathologique – faisant ainsi le lit d'une situation de survivance.

«Il faut aussi prendre conscience que la société, à travers des pratiques médicales comme l'IVG ou la procréation assistée, favorise l'apparition de ces problématiques. Il faut réfléchir au sens des actes que l'on pose. On ne peut pas faire n'importe quoi, et se dire que les psys seront là, après, pour réparer. I



Illustration tirée du recueil «Contes pour enfants», que vient de publier l'association Agapa. MARINKA LIMAT

«Je me sentais coupable d'être en vie»

Travailleuse sociale, divorcée et mère de deux ados, Juliette* a toujours su que sa mère avait avorté deux fois avant sa naissance. Mais ce n'est qu'en découvrant la notion de «survivance» que cette Fribourgeoise a compris son mal-être diffus.

«Ma mère a avorté une première fois avant la naissance de ma sœur aînée, puis une seconde fois entre la naissance de mon frère et moi. Ça n'a jamais été un secret: elle en parlait très ouvertement – et sans aucune culpabilité. Tant mieux si elle n'en a pas souffert. Mais moi, déjà enfant, ces avortements me choquaient – d'autant qu'il n'y avait aucune malformation ou problème médical.

«Dans ma famille, c'était la roulette russe. Premier bébé, sentence: mort. Deuxième: vie. Troisième: vie. Quatrième: mort. Et moi: vie. J'ai trouvé ça terriblement violent, cette toute-puissance des parents qui décident quels enfants auront le droit de vivre.

«J'ai toujours ressenti une culpabilité existentielle: inconsciemment, je n'avais pas le droit d'être là, puisque les autres n'ont pas pu naître. Ne pas déranger, ne pas faire de vagues: j'ai été une petite fille très sage. Puis, adulte, je passais mon

temps à m'excuser. J'avais un immense besoin d'être utile. Dans ma vie privée comme professionnelle, je faisais passer les autres avant moi.

«Je me sabotais, par exemple dans les études: je terminais rarement ce que j'avais entrepris, comme si je n'avais pas le droit de réussir, d'être heureuse. Ça se ressentait aussi dans ma vie amoureuse. J'avais la «paralysie de l'action»: toujours attendre le dernier moment pour accomplir une tâche, me mettre dans l'urgence, malgré moi. Parfois, j'avais la sensation d'une épée de Damoclès sur ma tête, comme si j'allais mourir bientôt, ou que quelque chose de grave allait arriver.

«J'avais aussi des accès de violence inexplicables. En réaction à des cris ou des agressions, j'étais capable de gifler. Je ne me connaissais pas dans ces réactions disproportionnées – et j'en souffrais. Mais aujourd'hui je suis sûre qu'au plus profond de moi quelque chose a été blessé. Comme si j'avais «capté» la violence faite à ces êtres non-nés, et que j'éprouvais le besoin de me défendre, de me protéger. Un réflexe de survie...

«Quand j'ai entendu parler de la survivance chez Agapa, je me suis reconnue. Quel soulagement! Même si ces avortements ne sont qu'un élément parmi tous ceux qui ont influencé ma vie, ils ont eu une influence déterminante. Il ne s'agit pas de dire: «Je suis une pauvre survivante.» Mais faire le lien, ça m'a donné un éclairage sur cette zone d'ombres. Ça m'a permis de mieux me comprendre, et de m'accepter.

«Depuis, certains symptômes ont disparu, d'autres se sont atténués. Quelques-uns restent, mais j'ai appris à mieux les gérer. Aujourd'hui, je me sens aussi plus libre vis-à-vis de ces deux êtres non-nés. J'ai pu reconnaître leurs existences, leur donner une identité, puis les laisser «s'en aller». En leur donnant une place, j'ai trouvé la mienne. Aujourd'hui, je me dis que j'ai reçu la vie. Elle est à moi et je peux la vivre pleinement.» AMO
*prénom d'emprunt

> Association Agapa à Fribourg, 026 424 02 22.
> «Contes pour enfants», textes de Sophie Elaty, Editions A la carte, à commander auprès d'Agapa.
> Journée de conférences «survivance», jeudi 6 mars au CHUV à Lausanne. Inscriptions jusqu'au 14 février sur www.agapa-suisse.com.